

Point

Le bureau de la bibliothécaire était toujours ordonné, si on faisait abstraction des ouvrages le parsemant. Étrangement, on n'y trouvait rien de personnel. Aucun bibelot, mis à part une boîte à lunettes et la photo d'une femme sur une plage. Cette femme n'avait pas de caractéristique notable, si ce n'était qu'elle portait des lunettes à écailles vertes qui lui donnaient une allure de chouette.

La bibliothécaire appréciait parler de cette jeune femme, Anna, à qui souhaitait l'entendre. Le lecteur, ennuyé, fuyait généralement dès les premières phrases d'accroche.

Un jour, elle fut interrompue dans son monologue par le facteur qui fit retentir la musique de ses écouteurs le long des étagères. Il cria « UNE LETTRE POUR A... »

La bibliothécaire lui arracha l'enveloppe des mains avant qu'il puisse finir et lui jeta un regard glaçant qui le poussa instantanément vers la sortie. Elle s'isola derrière une pile de livres et décacheta la lettre. Elle la lâcha aussitôt, les mains tremblantes. Sur le papier, on distinguait les mots : « Je veux disparaître de ta vie, signé Anna ».

- Excusez-moi ?

Les yeux dans le vague, la bibliothécaire n'avait pas entendu le visiteur l'interpeller. Son ton impatient laissait deviner que cela faisait déjà un moment qu'il essayait d'attirer son attention. En l'apercevant, elle se redressa d'un coup.

- Je suis désolée, soupira-t-elle. Que puis-je faire pour vous ?

- Il y a quelques jours, j'ai emprunté *Les Lettres à Lou* d'Apollinaire. Mais quand j'ai voulu le lire, je me suis rendu compte qu'il était vide !

- Vide ? répéta la jeune femme, déconcertée. Que voulez-vous dire par là ?

- Voyez par vous-même.

Il laissa tomber le livre sur le bureau. L'ouvrage était rempli de pages vierges. Elle pensa à une mauvaise blague. Cependant, le regard sévère de son interlocuteur lui fit oublier cette possibilité. Elle laissa seul l'homme irrité, le temps d'aller chercher un nouvel exemplaire.

« Je veux disparaître de ta vie ». Ces paroles résonnaient dans sa tête. Elle trottina jusqu'au rayon, et attrapa le nouveau livre. Mais quand elle l'ouvrit, elle constata avec horreur que lui aussi était complètement vide, du début à la fin. Un rire nerveux lui échappa. Elle s'empara des deux exemplaires restants. Le même phénomène se produisit. Sa tête tournait, elle entendait son cœur battre dans sa poitrine. Était-elle en train de perdre la raison ? Le message d'Anna tintait à ses oreilles comme une rengaine. Aucun mot ne demeurait dans les Baudelaire, Cendrars, Desnos, Éluard, Flaubert, Giono, Hugo, Ionesco, Jarry, Kipling, Labé, Maupassant, Nerval, Ovide, Queneau, Racine, Sarraute, Tournier, Urfé, Voltaire, Wilde, Xenakis, Yates, Zola : plus aucune lettre. Seuls les « e » restaient dans *La Disparition* de Perec, des pages et des pages de "e", à en devenir folle.

Elle ferma les yeux. Les mots d'Anna tourbillonnaient dans sa tête, remplissant les pages vierges de ses pensées et le grimoire de sa mémoire. La bibliothèque devint tout à coup étrangement silencieuse. Elle ouvrit les yeux à nouveau.

L'absence totale de bruit la perturba car elle était habituée aux chuchotements feutrés des enfants chahuteurs entrant dans leur propre monde. Une douleur perçante comme une flèche la

traversa, et elle fut prise d'un étourdissement. Aucun de ses maux de tête n'avait pu rivaliser avec celui qui lui fendait le crâne à présent. Ses yeux se posèrent sur le petit pot en terre cuite trônant sur son bureau et contenant une pousse de lierre. Le lierre était une mauvaise idée. Plante grimpante, plante envahissante, à l'image de celle qui la lui avait offerte : Anna. Les tiges avaient dégringolé en cascade le long du pied de la table, s'enroulant autour du bois, l'étouffant de leur étreinte de fer. Ses yeux se posèrent alors sur la photographie encadrée sur son bureau : Anna et ses lunettes à écailles vertes. Exaspérée, elle s'approcha de la fenêtre. En passant sa main à travers le pâle rayon de lumière, il lui sembla que le soleil la traversait. La jeune femme était lasse, si lasse...

D'un geste, elle retira ses lunettes. Ces lunettes vertes, ridicules, desquelles Anna se moquait si souvent, avec leurs montures à écailles qui lui conféraient une allure de chouette. Elle n'avait jamais été que transparente, effacée dans l'ombre d'Anna. Anna avait désormais gagné. Elle n'était plus que silence.

.